

L'autre Parole

LES "SOEURS"



no 41; mars 1989

L'autre Parole

C.P. 393, Succ. "C", Montréal, QC, H2L 4K3

SOM-MÈRE

Les religieuses en 1989.....	p. 3
Une mise à jour des trois voeux.....	p. 4
La vie communautaire en 1989.....	p. 6
Des soeurs de coeur.....	p. 9
De fil en aiguille.....	p. 13
Femmes et religieuses.....	p. 17
Les soeurs et la tradition ecclésiale.....	p. 23
Les soeurs ont-elles un avenir?.....	p. 27
Recensions	
Entre le fleuve et l'infini.....	p. 30
Émilie Tavernier-Gamelin.....	p. 32
Mères célibataires.....	p. 33
Une femme marquée par la tragédie.....	p. 34
Les soutanes roses.....	p. 35
Dignité et vocation de l'homme.....	p. 37
Bibliographie et filmographie.....	p. 39
Savez-vous que.....	p. 43



LES RELIGIEUSES EN 1989

Monique Dumais, o.s.u. - Rimouski

Les religieuses, un sujet d'actualité? Un sujet qui intéresse pour le moins, a-t-on remarqué parmi nos nouvelles abonnées qui ont demandé un ancien numéro (le numéro 14 de mars 1981) dont le titre en première page était: "Les religieuses, des femmes parmi d'autres femmes".

Dans un article récent paru dans **La vie des communautés religieuses** (septembre-octobre 1988), je posais la question: "Que peut-on dire de bon de la vie religieuse en 1988, à la fin du deuxième millénaire, alors qu'elle semble s'essouffler dans les communautés plus anciennes en Occident, en même temps qu'elle connaît des ardeurs insoupçonnées dans de nouvelles communautés un peu partout à travers le monde?" Oui, y a-t-il un avenir pour les religieuses?

Danièle Hervieu-Léger nous parle dans **Vers un nouveau christianisme?** (Paris, Cerf, 1986) de "monastères revisités". "Au moment où l'étrangeté de la vie monastique et sa distance à la culture moderne semblent n'avoir jamais été aussi grandes, la circulation des visiteurs et des "retraitants" a rarement été aussi intense" (p.10). Mais attention, les religieuses vivent de moins en moins dans des monastères; elles préfèrent des habitations plus petites qui leur permettent d'avoir une façon de vivre plus familiale. Danièle Hervieu-Léger souligne également que, pour les retraitants et les visiteurs, "le renoncement au monde est perçu comme une voie d'accès (d'ailleurs impraticable pour eux-mêmes, sauf sous la forme limitée d'une retraite) à l'épanouissement personnel: il n'est qu'exceptionnellement ressenti comme porteur, en tant que tel, d'un projet social alternatif" (p.11).

Attirance? surprise? étonnement? incompréhension? curiosité? voilà des attitudes qui manifestent que la vie des religieuses ne laisse pas indifférentes les personnes qui en entendent parler. Et que nous dit-elle, à nous, femmes croyantes et féministes? Et pour certaines d'entre nous, comment vivons-nous cette réalité d'être à la fois religieuses et féministes?

Nous avons demandé à des femmes elles-mêmes religieuses ou en contact avec des religieuses de nous livrer leur façon de voir la vie religieuse. Nous nous rendons compte que depuis Vatican II, la vie religieuse a pris des allures nouvelles, s'est laissé interpellé par la culture contemporaine, qu'elle a fait des efforts pour s'incarner dans le monde d'aujourd'hui. Mais est-ce si facile de nommer ces modifications plus ou moins profondes? de faire une lecture féministe, politique et moderne des voeux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté? de montrer le sens de la vie communautaire aujourd'hui? de saisir des perspectives d'avenir? Dans des textes d'exploration et de réflexion sur l'aujourd'hui et aussi sur le passé, des religieuses tenteront de le faire.

UNE MISE À JOUR DES TROIS VOEUX

Lise Lebrun, c.s.c.

Vivre les trois voeux tels que demandés par ma consécration religieuse en Sainte-Croix, me semblait aller de soi au début de ma vie en communauté. Très vite, je fus tiraillée entre l'esprit, le sens de ces voeux et ce qu'ils étaient devenus avec le temps: un ensemble de prescriptions et de défenses qui ne favorisait pas toujours la vie et la libération de la vie, en moi et autour de moi.

La grande remise en question se fit alors que, missionnaire en Haïti, j'étais chaque jour confrontée à la misère, à la pauvreté et à la mendicité. Devant ce peuple qui souffrait, c'est l'Évangile avec sa radicalité qui modela ma façon de vivre mes voeux. Peu à peu je redécouvris le partage avec la personne qui a faim et froid, la solidarité avec celle qui est exploitée, la fraternité avec celle qui est humiliée et rejetée.

À mon retour au Québec, mon implication avec les groupes populaires continua à modifier ma vision des choses et ma façon de vivre.

Pauvreté

Le voeu de pauvreté pour moi, c'est une façon de vivre selon des revenus obtenus par mon travail. Le **partage matériel** étant une priorité, j'apprends à vivre au jour le jour sans accumulation, sans réserve, sans sécurité assurée d'avance. Pour vivre cette pauvreté, il me semble important de me départir de toute étiquette ou statut pouvant m'assurer des privilèges que ne pourraient avoir les gens ordinaires; comme ma voisine, payer le prix demandé, faire la queue dans le corridor des hôpitaux, fournir des preuves de ma bonne foi, contribuer aux taxes et impôts, m'acquitter des amendes, etc ...

Je redécouvre la **notion de besoins**; les vrais, les essentiels et les faux, ceux qui me sont imposés par la société de consommation. La pauvreté devient une sorte de distance, de détachement face aux objets, "gadgets", appareils (four micro-ondes, lave-vaisselle, magnétoscope, ordinateur, automobile), qui me sollicitent à l'achat inconditionnel de tout ce qui est nouveau sur le marché.

Il y a aussi une **dépossession de l'image** accrochée aux gens importants: administrateurs, professionnels, responsables, etc. Pourquoi le temps de ces gens bien cotés dans la société est-il si important? et non celui de ma voisine, assistée sociale, chômeuse, unique responsable d'une famille? Les moyens utilisés par les

pauvres exigent beaucoup de temps et d'énergie: transport en commun, nombreuses courses pour achats en petite quantité parce que lourds à transporter. Je pense que mon temps n'est pas plus important que celui des gens de mon quartier, et je choisis les moyens qu'ils utilisent, en acceptant de m'entendre dire: "c'est pas efficace, c'est pas rentable ...", mais ce temps devient fécond en contacts, rencontres et réflexion.

Chasteté

Mon coeur qui **accueille** les personnes de mon vécu quotidien, qui **reste disponible** à toute détresse, réalise ainsi l'une des façons de vivre sa chasteté. Il y a de plus ce dynamisme en moi qui appelle l'autre à la vie, qui l'amène à faire émerger sa propre vie, qui rend féconds ses efforts pour s'en sortir.

La chasteté implique aussi une **dépossession de soi** dans la relation avec l'autre. C'est si tentant de vouloir le contrôler, de l'amener à ce que je veux qu'il devienne, de le dominer par des pressions ou des manipulations ... Être chaste dans mes amitiés et mes affections, c'est renoncer à posséder l'autre et à me rendre indispensable auprès de lui.

C'est aussi accepter de ne pas m'installer dans la vie et le coeur des autres. C'est passer simplement, doucement, couper les amarres et recommencer à nouveau dans un terrain vierge.

C'est vivre une solitude choisie, qui me permet d'être toujours là quand quelqu'un frappe à ma porte.

Obéissance

L'obéissance, c'est d'abord à **ma conscience** éclairée par la Parole du Seigneur que je la dois. Attentive à l'Esprit qui agit en moi, je fais confiance aux intuitions qui émergent et qui m'interpellent. Lorsqu'il y a des décisions sérieuses à prendre, c'est dans un **dialogue ouvert et franc** que j'essaie de voir clair avec les personnes qui sont en autorité. C'est dans une relation d'adulte à adulte qu'ensemble nous essayons d'évaluer la situation. L'obéissance, pour moi, n'a rien à voir avec la fuite des responsabilités, la démission devant les choix à faire, l'aplatissement devant la volonté de l'autre, le refuge dans un rôle de victime dominée.

L'obéissance, c'est devenir de plus en plus **authentique** en retrouvant avec la collaboration de compagnes et d'amies ce que mon être profond est, et ce à quoi il aspire pour se développer en plénitude et atteindre la maturité qui est la sienne.

LA VIE COMMUNAUTAIRE EN 1989

Monique Dumais, o.s.u. - Rimouski

"Tu vis en appartement?", sous-entendu "seule", me demandent parfois des collègues de travail. - Non, je vis dans un groupe communautaire; nous sommes présentement six dans mon groupe." Il y a toujours un étonnement que je perçois chez la personne qui apprend que je vis en communauté, alors que j'apparais indépendante, en situation de tirer seule mon épingle du jeu. Et, pourtant, je vis en communauté avec d'autres femmes.

Quel est donc pour moi le sens de la vie communautaire en 1989? La vie communautaire n'est pas une réalité nouvelle, puisque je suis entrée chez les Ursulines en 1969; toutefois, j'ai vécu en dehors d'un cadre communautaire pendant trois années consécutives pour des études et pendant huit mois pour un congé sabbatique. Dirais-je que j'avais déjà un entraînement important au côtoiement des autres et au partage, puisque je suis l'aînée d'une famille d'onze enfants et que j'ai connu six années de vie de pensionnaire? L'expérience a été sûrement utile et m'a appris à préserver un milieu vital secret et bien gardé pour mes joies les plus intimes. J'ai cultivé mes terrains intellectuels, affectifs et spirituels. Autant la vie avec les autres est assidue, autant j'ai besoin d'un espace pour ma propre croissance. Il m'apparaît que **la vie communautaire suppose une forte initiation à la vie collective et qu'elle doit s'allier à une bonne qualité de présence à soi-même.**

Ce qui peut frapper à prime abord autant la personne extérieure au groupe que celle qui y vit quotidiennement, c'est le caractère paradoxal de la vie communautaire. On pense y trouver des personnes de physionomie semblable, je ne dis pas identique, et on fait face à des femmes aux tempéraments différents, aux aptitudes multiples, aux goûts culturels divers, aux options politiques variées, même si l'on peut observer des tendances plus marquées dans un sens que dans un autre. Une femme de trente ans vit avec deux soeurs dans la quarantaine, deux dans la cinquantaine et une autre dans la décade suivante. Deux aiment faire du ski de fond, deux autres préfèrent le jeu de cartes, deux autres une activité de détente plus individuelle. Les soeurs proviennent évidemment de contextes familiaux qui ont parfois peu de points en commun, de quoi s'ajuster et gagner en souplesse!...

Les milieux de travail sont aussi différents: quelques-unes enseignent, on les retrouve aussi bien au niveau primaire qu'au niveau universitaire, d'autres sont impliquées dans un travail pastoral, paroissial ou diocésain, d'autres auprès des malades, de femmes qui ont besoin d'un support, etc. La ligne de mission que se donne chaque congrégation religieuse est large et inclut plusieurs facettes. Ainsi, la

communauté apparaît souvent comme un lieu de rassemblement des différences. Les petits groupes communautaires d'aujourd'hui favorisent la diversité, en la reconnaissant, et acceptent l'autonomie de chaque personne. Le respect de la personnalité de chacune est devenu une priorité; le développement des sciences psychologiques et l'apport du féminisme ont sûrement contribué à établir cette priorité.

Il peut paraître étonnant que l'engagement pour des conditions entièrement favorables aux femmes dans l'Église et la société ne soit pas au premier plan d'une communauté ou de ma communauté. Une certaine conscientisation des conditions précaires voire pénibles des femmes est présente dans la plupart des communautés québécoises; la Conférence religieuse canadienne a fait des efforts notables en ce sens. Existe également une Association des religieuses pour la promotion des femmes¹; elle a pour objectif fondamental de "travailler à la promotion des femmes - religieuses et/ou laïques, dans l'Église et la société - dans une perspective évangélique et selon les charismes de nos congrégations". L'actualisation des grands principes et la mise en oeuvre dans des actions concrètes restent cependant plutôt limitées; elles se manifestent fortement dans un appui financier aux maisons des femmes, aux lieux d'hébergement des femmes victimes de violence conjugale.

Le centre de la vie communautaire est la poursuite d'un projet spirituel; la communauté se donne des moyens pour garder vivante en elle et autour d'elle la présence d'un amour, celui de Jésus au coeur du monde. Dans une société sécularisée, il y a toujours un certain malaise à évoquer cette réalité; certaines personnes comprennent et souhaitent cette dimension de la vie humaine; d'autres n'y voient que pure illusion, mystification. Comprene qui peut comprendre. C'est ce coeur spirituel qui me garde dynamisée et espérante dans une vie communautaire; celle-ci nous permet de prendre les moyens afin de donner une vitalité toujours plus stimulante aux souffles de vie qui nous habitent.

La communauté n'est pas un milieu clos; j'ose espérer qu'elle ouvre sur d'autres communautés, qu'elle nous rend disponibles et accueillantes vis-à-vis beaucoup d'autres groupements humains. Ainsi, je ne me sens pas seulement membre de la communauté des Ursulines, mais **je me perçois en partage avec une autre communauté plus vaste**, plus fluctuante, parfois plus engageante, **celle des femmes à la recherche de leur identité, soucieuses de leur autonomie et de leur participation entière à la société et aussi à l'Église catholique.** Cette communauté des femmes, qui se vit dans une "ekklésia" des femmes, selon la vision d'Elisabeth Schüssler Fiorenza dans **En mémoire d'elle** (Paris,

¹ L'Association des religieuses pour la promotion des femmes est constituée de répondantes mandatées par l'autorité compétente de l'une ou l'autre des congrégations de femmes.

Cerf, 1986) est un appel sans cesse lancé dans le monde d'aujourd'hui. Je me sens aussi en situation de disponibilité avec des femmes individuelles qui ont besoin de moments d'écoute, de quelques ressources matérielles.

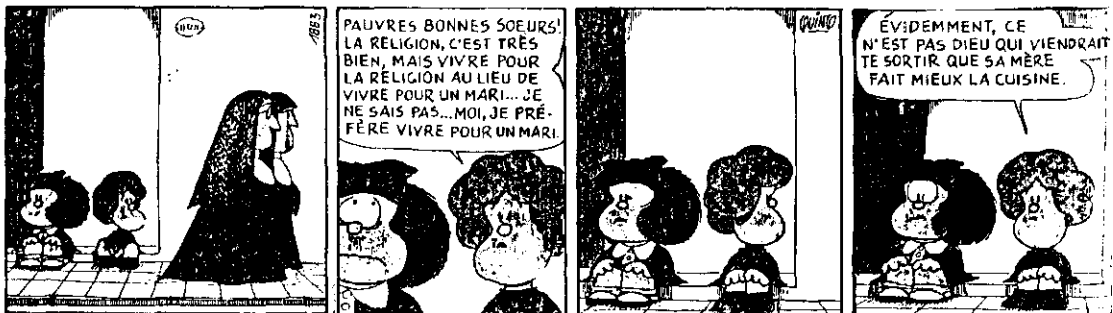
**Le sens du partage, la générosité du coeur
et la recherche de la justice sociale
doivent traverser la vie communautaire
pour lui permettre de réaliser sa visée profonde.**

(Une mise à jour...)

L'obéissance, c'est d'abord ce OUI à Jésus-Christ qui m'entraîne, à sa suite, à être avec les hommes et les femmes de ce temps, afin qu'ensemble nous bâtissons un monde plus humain, plus juste, plus vrai.

L'obéissance, pour moi, ne peut se vivre que dans le respect mutuel, la dignité et la libération du coeur accroché à Jésus-Christ.

Les trois voeux deviennent alors des moyens précieux pour vivre plus radicalement l'Évangile, la Bonne Nouvelle de l'Amour. C'est avec mes compagnons et compagnes de route, les hommes et les femmes de mon quartier et du monde que, dans une Espérance folle, j'essaie de vivre aujourd'hui le Royaume de Dieu tel que nous l'a actualisé mon Seigneur Jésus-Christ pendant son court passage sur terre.



DES SOEURS DE COEUR

Lucie Leblanc, Louise Lebrun, Louise Gauthier
Bonnes Nouv'ailes

Des jeunes soeurs?

Ca existe encore?

Vraiment?

Mais puisque je te le dis!

T'en connais? Oui.

Une, deux ... peut-être même trois!

Pourquoi ne pas les inviter à partager un souper-causerie - à la manière de Jeanette - avec notre groupe Bonnes Nouv'ailes?

Sans doute y verrions-nous un peu plus clair, voire même oserions-nous "lever le voile" sur ce qui, en 1989, motive une femme à choisir la vie religieuse consacrée. Raison de plus si elles ont notre âge, fin de la vingtaine, début de la trentaine ... Et qui sait, peut-être tisserons-nous de petits fils de sororité. Suffit d'essayer.

Nous nous sommes donc attablées coude à coude avec nos trois invitées un soir frisque de janvier. Nous vous ferons part dans les lignes qui suivent des éclairages reçus ainsi que des questions restées en suspens.¹

Les voeux

Chasteté. A première vue, le voeu de chasteté a un caractère vieillot, un peu dépassé. En même temps, il provoque notre curiosité et notre étonnement. Les deux plus "anciennes" nous l'expliquaient comme une manière d'être disponible aux autres, de pouvoir aimer sans restriction et d'être libre par rapport aux contraintes qu'occasionne la vie familiale. L'une d'elles a souligné l'importance de soigner son équilibre affectif, c'est-à-dire: avoir des ami-e-s, pouvoir leur parler, les toucher, pour ne pas se dessécher du fait qu'une de leur dimension humaine, la sexualité, n'est pas vécue dans sa totalité. Voilà une réponse qui nous confirme la maturité de leur choix. Malgré cela, nous sommes restées un peu sur notre soif de

¹ N.B.: Deux de nos invitées sont engagées depuis quelques années en communauté tandis que la troisième y pense sérieusement.

comprendre. Nous n'avons pas eu le temps (peut-être aussi avons-nous craint de les mettre mal à l'aise?) de poser la question suivante: Est-il nécessaire, pour vivre cette ouverture aux autres, de s'engager jusqu'à la fin de ses jours à une chasteté totale? Pourquoi cet engagement ne pourrait-il pas être ponctuel et renouvelable? Autre question restée en suspens: La théologie du Christ comme Époux parfait fait-elle encore partie de l'arrière-plan du voeu de chasteté? Bien sûr, il y a eu des écrits admirables sur le sujet, pensons à Thérèse d'Avila, mais il nous semble que, dans une relation au Christ sous le modèle de la relation amoureuse, l'équilibre entre réalisme et phantasme doit être précaire.

Obéissance. Contrairement à la croyance populaire qui estime que le voeu de chasteté est le plus difficile à vivre, nos "jeunes soeurs" nous ont avoué que c'était plutôt l'obéissance. Selon elles, ce voeu d'obéissance doit être vécu comme une double exigence: être fidèle à soi-même tout en restant fidèle au charisme de la communauté qu'elles ont choisie. Cette double exigence implique non pas une obéissance aveugle mais une volonté de discerner et de négoier avec les autres les choix à faire pour le bien de la communauté et des personnes qui la composent. Bien que cette position soit entérinée par leurs constitutions, il reste que dans la réalité de tous les jours s'entrechoquent parfois idées, mentalités et ... générations. Pour certaines religieuses qui ont vécu l'ancien système (c.à.d. pré-Vatican II), il est parfois difficile de comprendre les revendications des plus jeunes concernant leur droit à l'individualité et à l'autonomie. Dans ce nouveau contexte, ne serait-il pas plus exact de remplacer l'expression "voeu d'obéissance" par "engagement à la fidélité envers soi et la communauté"?

Pauvreté. La pauvreté ne leur fait pas peur mais l'austérité, oui. Elles veulent s'engager à vivre simplement, en solidarité avec les pauvres d'ici et d'ailleurs. Mais elles se défendent bien de vivre dans l'austérité. A cause d'une conscience de leurs besoins et de la nécessité de garder un bon équilibre personnel, elles n'hésitent pas à s'accorder des "petites douceurs". Par exemple: pour l'une ce sera de partir seule marcher dans la forêt, pour l'autre de garder ses claviers et sa guitare, etc. La plupart du temps, les autres religieuses comprennent et respectent les besoins propres à chacune quand celle-ci les identifie clairement comme nécessaires à son équilibre personnel.

Nos trois invitées semblent vivre ce voeu plus radicalement que bien des religieux. Elles donnent entièrement leur salaire à leur communauté; elles évaluent leur budget personnel et reçoivent simplement l'argent nécessaire à leurs besoins. Ainsi elles ne peuvent disposer d'une auto qu'en de rares occasions; pourrait-on en dire autant de bien des jeunes religieux? Serait-ce que l'homme, vu comme le pourvoyeur depuis belle lurette, s'attribue un droit à des privilèges que même ce voeu de pauvreté ne pourrait effacer?

Des vœux perpétuels? ça nous pose question. Tout comme dire un "oui" pour la vie à l'homme que nous aimons. N'est-il pas plus humainement tolérable de tendre à toujours ré-actualiser ses engagements d'année en année en espérant continuité et fidélité à soi et au projet commun? Pourquoi affirmer au point de départ que Dieu/Dieuwe nous demande de vivre "perpétuellement" le même état de vie? Les desseins de Dieu/Dieuwe ne sont-ils pas insondables?

Spiritualité et valeurs

La spiritualité de ces femmes nous a semblé toute empreinte d'une recherche d'Absolu et en même temps respectueuse des cheminements individuels. "L'appel" à la vie religieuse consacrée se fait de façons multiples: que ce soit très tôt en âge comme un "coup de foudre" ou que ce soit très progressivement dans un cheminement de foi qui prend de la maturité.

Leur spiritualité est très près de l'Évangile et des options fondamentales qui y sont rattachées. Elles ont toutes trois décidé de travailler auprès des plus démunis, qu'ils soient enfants, adolescents ou femmes victimes de violence. Ce sont des valeurs sociales d'engagement qui ont déterminé leur choix de communauté. Oui, elles choisissent. Elles refusent de rentrer dans "le moule". Elles savent ce qu'elles veulent.

L'idéal de vie de ces femmes nous semble fort élevé. Une sorte de "pureté" se dégage de ce qu'elles vivent. Ce terme de pureté s'entend ici comme une recherche de congruence entre ce qu'elles disent, croient et vivent. Une douce transparence de leurs valeurs fondamentales ressort de leurs propos.

Cependant une constatation s'impose à nous toutes, féministes que nous sommes: leur vie spirituelle ne semble pas souffrir de la rareté des images de Dieu au féminin dans notre tradition chrétienne. Elles ne se préoccupent pas vraiment de trouver de nouvelles façons de dire Dieu/Dieuwe. Pas encore du moins.

La vie communautaire

L'aspect communautaire est également au centre de leur option pour la vie religieuse. Le besoin de "faire communauté" est vivement ressenti tout comme ses exigences. Ce n'est pas un choix facile, d'autant plus que ces dernières années les jeunes postulantes ne se bousculent pas aux portes des communautés. De plus en plus, l'aspect communautaire se vit en petites cellules de deux à huit personnes (rarement davantage) par maison ou appartement. Cette évolution semble bien leur convenir puisqu'elles veulent vivre le plus près possible du "monde ordinaire".

L'avenir des communautés religieuses

Cet avenir proprement dit ne semble pas les préoccuper outre mesure. Bien sûr, elles constatent tout comme nous que les moyennes d'âge ne cessent d'augmenter: "Mais, se demandent-elles, faut-il maintenir à tout prix des structures qui ne correspondraient plus aux besoins nouveaux d'une société toujours en mouvement?" Elles veulent "faire Église", avec d'autres, elles ne veulent pas vivre en "serre chaude". Sans renier le passé, cette question démontre les racines profondes de la foi de ces femmes engagées aujourd'hui et tournées vers l'avenir. Oui vraiment, ces femmes en cheminement ne sont pas des soeurs costumées mais bien des "soeurs de coeur".

Est-ce que la complicité est née?

Peut-on miser sur cet apprivoisement?

C'est sans doute en se ré-invitant les unes les autres, à la prochaine soirée-rencontre sur "femmes et ministères", par exemple, que le goût de partager se développera! À nous d'y voir!



Quino, *Le club de Mafalda*, album no 10, Grenoble, Ed. Glénat, 1986.

DE FIL EN AIGUILLE...
une "bonne soeur" devient féministe

Réjeanne Martin, s.s.a.- Vasthi

Une "bonne soeur féministe": y a t-il de quoi surprendre? surprendre qui? à partir de quoi? Il y a parfois, comme celui-là, de ces rapprochements qui allument des étincelles. Et pourtant être féministe, pour une "bonne soeur" comme pour toute autre femme, fait partie de l'essence même de sa condition humaine: née et devenue progressivement femme. Être une "bonne soeur", c'est un accident ontologique: on choisit la vie religieuse comme un moyen de se réaliser. Quoi qu'on en ait véhiculé de l'intérieur et de l'extérieur, la vie religieuse n'est pas une fuite du monde. Elle ne situe personne ni au-dessus des autres humains ni au-delà de la condition humaine. Elle ne fait que rendre compte que les voies d'accomplissement de son humanité sont multiples. Elle signifie, au-delà des difficultés à s'y maintenir tout court et solidaire au surplus, que l'impossible apparent demeure accessible. Défi quotidien. Avec l'âge, il devient cependant plus facile de lire son expérience et de donner sens au chemin parcouru. Je vous partagerai donc aujourd'hui comment le fait d'être féministe s'est inscrit dans ma vie de "bonne soeur" indissociablement liée à ma vie de femme.

Une enclave et un refus (1930-1948)

Septième enfant d'une famille de douze. Deuxième fille plantée à la suite de quatre garçons et suivie d'un autre garçon. En termes de mœurs, j'ai été initiée par mes frères aux jeux du pouvoir, de la négociation, des luttes, du partenariat aussi. Il n'était pas question, ni pour ma mère ni pour moi, que mes frères m'évincent de leurs jeux ni me relèguent aux tâches domestiques qu'ils devaient partager eux aussi.

MAIS, car malgré tout il y eut un MAIS... C'est à l'âge des sorties avec les filles que les garçons entreprirent de m'utiliser comme une "femme de service". Surchargée, maman n'arrivait pas à repasser chemises et pantalons de tous ces beaux éphèbes. Alors, je mettais à profit les leçons qu'eux-mêmes m'avaient apprises: je négociais ces tâches... Ma résistance les renvoyait souvent au fer à repasser ou au c-rage des chaussures. Et puis, que de fois ai-je souffert de voir ma mère courbée sous le poids de la fatigue, car d'elle tous réclamaient qu'elle ait le temps de tout faire. Que de fois l'ai-je entendue nous reconforter par ces paroles déchirantes: "Ne craignez pas pour moi; je n'ai pas peur de la mort... Je vais enfin me reposer". Une larme au coin de l'oeil et un creux dans l'âme, je me promettais déjà de refuser cette

façon "d'être-une-femme-au-service-des-hommes". Avant la lettre, parce que née femme, je commençais à devenir féministe.

Sous les jupes... une féministe s'éveille (1948-1960)

Entrée en communauté en 1948, je choisisais clairement une double profession, - celle de l'enseignement supportée à long terme par une communauté et celle d'un style de vie matérielle et spirituelle qui garantissait mes aspirations mystiques.

Durant les années du noviciat et des voeux temporaires, je m'identifiai à la fondatrice Esther Blondin comme à une femme revendicatrice de son autonomie et de sa dignité, et condamnée au silence par les forces du pouvoir institutionnel. Que Mgr Bourget soit proclamé fondateur de notre congrégation au même titre que Esther Blondin me mettait en rogne. Que l'abbé Maréchal, aumônier à la maison-mère de l'époque à St-Jacques de Montcalm, s'immisce dans les affaires internes de la communauté et fasse destituer la fondatrice de sa fonction de supérieure majeure, faisait gronder ma colère. Que Rome situe la fondation de la congrégation à St-Jacques plutôt qu'à Vaudreuil, et que soit refusée à la fondatrice la correction de cette erreur, faisait éclater ma rancœur. À cette époque, la rigidité des structures et l'appel à la soumission enfouissaient les plus nobles aspirations sous le silence d'une apparente résignation. Mais des pratiques de la vie religieuse - comme l'examen quotidien de ses attitudes et comportements, la méditation régulière de la Parole, la contemplation de ceux et celles surtout qui nous précèdent dans la foi - et la liberté intérieure que développaient ces exercices gardaient bien vivante la conscience aiguë de notre situation d'infériorité devant les hommes d'Église. Ce que je n'osais dire à haute voix, je le méditais et m'en pétrissais pour que, un jour, marchant à la suite d'Esther Blondin, il me soit donné de revendiquer pour moi et pour les autres femmes la reconnaissance de notre égale valeur en dignité et en droits.

Dans l'action communautaire... une féministe se forge (1953-1970)

Pour tout ce qui concerne le fonctionnement de leurs institutions, il faut reconnaître que les religieuses étaient des femmes très autonomes. Tous les postes étaient détenus par les religieuses: de la cuisine à l'administration générale. Nous devions développer des habiletés qui nous permettaient d'assumer sans dépendance à peu près toutes les tâches, allant du sapin à planter et des matelas à transporter jusqu'à la représentation dans divers organismes, du repassage à la gérance comptable.

Soudain le paradoxe surgit. Au moment de la transformation de nos institutions privées (hôpitaux, écoles) en établissements publics, nous perdions du coup toutes

nos compétences antérieures. Lors de certains événements que je pourrais décrire et dater, j'ai vu se tramer sous mes yeux des jeux de coulisse par lesquels des hommes ont réclamé et obtenu **comme leur dû** les premiers postes administratifs. Les religieuses qui les détenaient jusqu'alors étaient reléguées au rang de préposées aux admissions, secrétaires de direction, responsables des horaires et du déroulement des cours, etc...C'était le comble! Ma douleur s'avivait au contact de ces injustices qui rayaient des "bâtisseuses du Québec" de la mémoire collective québécoise. Et dire qu'aujourd'hui Église et État cherchent à nous récupérer dans des rôles de suppléance bénévole... Faut-il en rire ou en pleurer? Mais attention, les religieuses sont des femmes de plus en plus averties...

Dans l'action pastorale... une féministe dénonce (1960-...)

Bien des événements servirent de rampes de lancement à une prise de parole de plus en plus libre, dénonciatrice et solidaire.

Je pense notamment à l'Année internationale de la femme (1975). Des religieuses et des laïques du diocèse de Montréal mirent sur pied une recherche-action sur "la femme agent de changement dans l'Église". Initiée et mise en forme par des femmes, constituée par les souffrances et les aspirations des femmes, cette recherche fut finalement éditée sous la signature d'hommes d'Église.

La même année, le document romain sur le sacerdoce des femmes déclenche de vives réactions et me convainc, ainsi que d'autres croyantes, que l'accès à l'égalité dans l'Église catholique ne descendra pas du haut de la pyramide. Je comprends alors qu'il appartient aux femmes de faire avancer leur cause à partir du terrain où elles décident de mettre les pieds.

Que dire de l'incommensurable tristesse que je partageai avec tant de femmes à l'occasion des visites et des écrits de Jean-Paul II. Rappelons-nous: l'insulte à Theresa Kane aux États-Unis en 1980, l'éloge de la "vocation au service" offert aux femmes lors de la canonisation de Mère Léonie au Québec en 1984, et l'éminente lettre sur la dignité des femmes en 1988, et quoi encore... Un vrai récidiviste, pardieu!

Dois-je avouer que mes implications dans divers comités diocésains durant les années 60, ma pratique comme responsable de pastorale depuis 1971 et la fréquentation des célébrations liturgiques paroissiales sont les terrains où j'ai le plus douloureusement ressenti le mépris, voire même la négation de ma dignité de femme. Le faire remarquer, le dénoncer et revendiquer le respect m'ont aussi valu, en ces lieux, d'être renvoyée aux règles institutionnelles de la soumission et du silence.

Masochiste, mais non. Espérante oui, comme le sont d'autres femmes engagées sur le terrain social et politique. À cause même de notre appartenance, nous avons commencé et achèverons un jour de briser les chaînes et les barreaux qui emprisonnent les femmes dans une situation d'infériorité, encore largement maintenue et justifiée par un discours patriarcal fondamentalement misogyne. Notre égalité en dignité et en droits, elle est inscrite dans l'image que nous sommes nous aussi de la divinité.

Dans l'action solidaire... une féministe construit (1978-...)

Une invitation à faire partie du Collectif L'autre Parole pense d'abord mes blessures..., puis donne à ma parole isolée un appui qui la décuple. C'est dans cette Ecclesia de femmes chrétiennes et féministes - solidaire d'un immense réseau des femmes - que ma foi, mon espérance et mon amour ont pris une nouvelle assurance. Ensemble, à la suite de tant et tant de femmes de la Tradition chrétienne et appuyées sur la pratique de Jésus, nous travaillons à libérer les femmes de l'oppression du discours religieux monochrome et traître aux femmes. De plus en plus nombreuses les femmes investissent l'appareil théologique. Avec elles et à partir du "lieu théologique premier de nos expériences de femmes", nous avons entrepris de nous redonner notre mémoire de chrétiennes... et de la livrer aux autres femmes

**comme le Pain et le Vin de la VIE
qui demeure à jamais agissante déjà ici-bas
dans nos vies personnelles
dans nos vies de travail
dans nos vies de famille
dans nos vies de communauté...**

C'est de cette Ecclesia de femmes chrétiennes et féministes
que se dresse au-dessus de vents et marées
une "bonne soeur" reconnue et aimée comme femme
une "bonne soeur" résolument solidaire dans la lutte contre toute forme d'oppression faite aux femmes
une "bonne soeur" définitivement tendue vers son devenir éternel.

Une "bonne soeur féministe": oui, assurément. Une "bonne soeur unique": non, bien sûr. Peu nombreuses sommes-nous, peut-être! à cause d'une part de l'acculturation patriarcale et de la dépendance d'un discours religieux investi, dit-on, d'u-

FEMMES ET RELIGIEUSES

Yvette Laprise, f.c.s.c.j. - Myriam

Depuis la Révolution tranquille, les religieuses, qui avaient occupé jusque-là l'avant-scène de la société dans les secteurs-clés de l'éducation, des soins de santé et des services sociaux, se sont peu à peu retrouvées dans les coulisses du grand théâtre de la vie.

Ont-elles pour autant démissionné? Au moment où Jean XXIII reconnaissait l'avancée des femmes dans la vie publique comme un signe des temps, quelle a été la réaction des religieuses?

Sans remonter jusque-là, en jetant un coup d'oeil sur un passé récent, nous tenterons de repérer, d'une part, des prises de position collectives en faveur de la cause féministe et, d'autre part, des implications individuelles réalisées par des religieuses. En conclusion, quelques données statistiques ramèneront sur la scène celles qui, dans l'ombre, demeurent ouvertes aux défis de l'heure.

Le temps me faisant défaut pour aller puiser à des sources plus abondantes, j'ai eu recours à mes souvenirs pour rappeler certains événements où des religieuses ont affiché leur couleur vis-à-vis du féminisme.

Le premier fait qui m'est revenu remonte à 1984. Cette année-là, la Conférence religieuse canadienne (qui regroupe tant les communautés de "Pères" que de "Soeurs" et de "Frères") avait choisi de se rassembler sous le thème: "Femmes, pour quel monde? dans quelle Église?" - question de se laisser interpellé, au nom de l'Évangile, par cette moitié de l'humanité en lutte pour la reconnaissance de ses droits. A la suite de ces assises, où des conférencières avaient évoqué de façon fort éloquente la situation des femmes et leur volonté d'être reconnues dans leur dignité, les membres de l'assemblée, en solidarité avec les femmes, se sont ralliés autour de quatre valeurs à promouvoir: **l'égalité, la mutualité, la responsabilité partagée et la communion**¹. La Conférence, malgré la résistance de certains de ses membres, tournait alors une page importante de son histoire. Le sujet traité cependant a dû paraître trop profane au Préfet de la Sacrée congrégation des religieux qui, cette année-là, s'abstint de participer aux délibérations de l'assemblée!

¹ Pour un aperçu du riche contenu de la déclaration finale, voir l'article de Louise Roy dans **L'autre Parole**, no 37, mars 1988, pp. 32-34. N.D.L.R.

La même année, Jean-Paul II rendait visite au Canada. S. Paule Cantin, alors présidente de la Conférence religieuse canadienne, décida, en accord avec son Conseil, de renoncer à une rencontre privilégiée des religieux avec l'illustre visiteur, préférant partager avec les autres chrétiens l'audience publique qui leur était réservée. Par ce geste, les religieux et les religieuses voulaient signifier **leur appartenance réelle à l'ensemble du peuple de Dieu**. Cette prise de position audacieuse ne fut pas sans émouvoir un certain nombre de congrégations dont l'attachement au Saint-Père l'emportait sur leur lien d'appartenance au petit peuple. Aussi, ne faut-il pas se surprendre si, dans les jours qui ont suivi cette déclaration, des lettres obliérées au Canada se sont retrouvées sur le bureau de l'Évêque de Rome ...

En avril 87, la C.R.C.-Q., i.e. la section québécoise de la Conférence religieuse, faisait parvenir, par l'intermédiaire de son exécutif, un mémoire au Comité permanent du Secrétariat d'État. Par esprit de solidarité avec les groupes féministes, le comité exécutif de la C.R.C.-Q. a voulu apporter sa contribution à la révision des objectifs et des critères de financement du Programme de promotion de la femme. "Aucun organisme" lisait-on dans le mémoire, "ne devrait profiter du programme si ses activités ou son idéologie vont à l'encontre de l'égalité des droits des femmes et des hommes." C'était là une prise de position nette en faveur de l'évolution du mouvement féministe et un appui aux groupes de femmes luttant pour la défense des droits des personnes moins favorisées.

Au niveau de l'Union internationale des Supérieures générales, des initiatives sont aussi à signaler. Au cours de la décennie des femmes, les Supérieures générales canadiennes décidaient de désigner, dans chacune de leur communauté, une religieuse répondante de la condition féminine. Quelques années plus tard, ces répondantes se constituaient en association couvrant tout le Canada et représentant cinquante congrégations religieuses différentes. Lors du synode sur les laïcs, l'association rédigea, à l'attention de la délégation canadienne, le message suivant:

"Nous souhaitons que l'Église reconnaisse dans les faits l'égalité et la co-responsabilité entre les hommes et les femmes dans l'Église; soutienne et encourage le discours théologique des femmes théologiennes; prenne la parole pour dénoncer les différentes formes d'oppression et d'aliénation des femmes tant dans l'Église que dans la société," etc.

Les associations ne sont pas les seules à avoir pris position en faveur des femmes. Certaines Congrégations particulières se sont aussi fait entendre.

En juillet 85, lors de son chapitre général, la congrégation des Soeurs Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal avait inscrit, à l'ordre du jour de son assemblée, la question de la place des femmes dans la société et dans l'Église. À cette occasion a été réaffirmée, entre autres, l'importance pour la communauté de pro-

mouvoir une plus grande justice sociale en faveur des femmes et cela dans tous les milieux. Pour assurer la mise en oeuvre de cette orientation, le conseil général organisa au cours de l'année suivante une conférence sur la place des femmes dans l'Église ainsi que deux ateliers d'initiation au Dossier d'animation sur le rôle des femmes dans l'Église.

Puis, les Soeurs de la Miséricorde, à leur tour, ont senti le besoin d'acculturer leur façon de voir et d'aider la fille et la femme enceintes. En ce sens, une centaine de soeurs et d'amies des soeurs adressèrent au chapitre général de leur communauté ainsi qu'à l'Église canadienne, cette recommandation:

"Nous voulons être à l'écoute des mouvements de femmes, même si, au premier abord, ils nous apparaissent plus ou moins extrémistes. C'est seulement en étant debout comme personnes humaines autonomes que nous pourrons ensemble, soeurs et amies de la Miséricorde, promouvoir dans une authenticité prophétique la réconciliation des femmes et des hommes de tout état et de toute condition sociale."

Ces prises de position collectives témoignent, à leur façon, de la sensibilisation des Congrégations religieuses féminines au sort et aux luttes de leurs soeurs laïques.

À côté de ces déclarations officielles figurent des implications individuelles en divers milieux et à travers maints organismes: de l'Université aux groupes populaires en passant par des engagements personnels en pastorale.

L'oeuvre publiée récemment, intitulée **Les soutanes roses**¹ brosse un tableau assez exhaustif de la place faite à la femme et particulièrement à la religieuse dans l'Église. La limite du présent article ne permet pas d'entrer dans les détails de cette étude que je cite ici car on y trouve réponse à certaines questions pertinentes.

Il existe aussi des engagements individuels dans un domaine plus profane:

- Une religieuse, spécialiste dans l'approche du monde populaire, cherche, par des sessions à caractère pratique, à aider d'autres religieuses à se familiariser avec les forces et les faiblesses de ce milieu.

- Une autre, à l'occasion d'un congrès des infirmières, n'a pas craint de se prononcer clairement et fermement en faveur des femmes en situations difficiles de grossesse.

- Quelques-unes s'introduisent dans des organismes pour partager avec des laïques les services dispensés aux femmes en difficulté: le Chaînon, par exemple. Leur contact avec ces femmes les questionne et les amène à relativiser bien des choses.

¹ Sarah Bélanger, Ed. Bellarmin, Montréal 1988.

À l'Université, on commence à compter quelques femmes théologiennes dont des religieuses. Il ne leur est pas facile de refuser de se laisser récupérer par des confrères qui, pour la première fois, se sentent insécurisés devant la montée des femmes et la nouveauté du message religieux qu'elles transmettent. Dans le même domaine, il n'est pas sans intérêt de noter qu'au Collège dominicain d'Ottawa, c'est une religieuse qui occupe le poste de doyenne de la Faculté de théologie.

Une recherche plus élaborée aurait sans doute révélé d'autres engagements de religieuses, qu'elles "missionnent" à la ville ou dans les villages, en Métropole ou dans des régions éloignées.

Blocages et ouvertures

Toutes, cependant, ne partagent pas le même engouement pour le mouvement féministe. Certaines, encore prisonnières de préjugés, craignent de perdre leur identité de femmes consacrées si elles s'ouvrent aux perspectives des femmes libérées. Les féministes radicales leur font peur. L'attachement aux valeurs traditionnelles de soumission, de respect de l'autorité, de fidélité au magistère de l'Église, en paralyse plus d'une. En liturgie, dans des communautés qui regroupent des soeurs ayant peu de contact avec le monde extérieur, on s'en tient le plus souvent aux rites d'inspiration patriarcale sans se poser de questions. Toute formule un tant soit peu féministe paraît suspecte.

Malgré tout, l'ouverture au mouvement féministe avance sur plusieurs fronts. Un plus grand nombre de religieuses, en contact avec des laïques sur le terrain, en milieu de travail ou dans des organismes à objectif féminin, "conscientisent" de plus en plus les religieuses retraitées en leur partageant leur expérience.

En dépit des rudes obstacles et des murs d'intolérance, la cause féministe fait son chemin dans les communautés religieuses. Celles-ci, par leur retour aux sources, réussissent à décaper progressivement les revêtements structurels et culturels d'un autre contexte pour déboucher sur une ouverture à l'essentiel. En s'alliant avec des membres "Associés", les religieuses se donnent une possibilité de plus de se rapprocher de la réalité quotidienne de nombre de femmes aux prises avec des défis à relever.

Le mouvement de solidarité des religieuses avec leurs consœurs laïques est enclenché. Ce mouvement est irréversible. Mais la bataille n'est pas gagnée et notre mission nous appelle à aller de l'avant.

Statistiques et perspectives d'avenir

Le courage de s'insérer dans de nouveaux terreaux exige certaines forces vives. Qu'en est-il de nos communautés en cette fin de siècle? Quelques éléments de statistiques pourront nous éclairer à ce sujet.

Les chiffres que j'avancerai ici recouvrent tout le territoire canadien et sont tirés des statistiques relevées par la C.R.C. en 1987.

Sur les 34 261 religieuses recensées d'un océan à l'autre, 22 623 sont concentrées au Québec, soit 66%, et regroupées en 88 communautés différentes.

Ne disposant pas de la moyenne d'âge actuelle des religieuses, j'ai relevé certaines données qui pourraient servir de points de repère pour approcher la réalité.

Toujours d'après les mêmes statistiques:

56,85% des religieuses canadiennes ont plus de 65 ans;

36,47% ont entre 45 et 65 ans;

6,68% ont moins de 45 ans.

C'est bien la pyramide renversée!

Quant aux entrées enregistrées depuis 10 ans, au plan canadien toujours, elles sont passées de 419 en 1977 à 279 en 1987. Cette baisse continue des vocations n'étonnera personne puisqu'elle se fait sentir de façon aiguë dans tous les pays industrialisés et sécularisés.

Si les religieuses ont perdu de leur visibilité collective, elles ne sont pas toutes en chômage pour autant. Huit créneaux se partagent actuellement les lieux d'occupations des religieuses canadiennes:

- | | |
|--|--------|
| 1. Au service interne des Instituts religieux
(directrice, économiste, technicienne, etc.) | 28,14% |
| 2. À la retraite avec un travail à temps partiel
(bénévolat, entretien, à l'intérieur ou à l'extérieur
de la communauté) | 18,25% |
| 3. À la retraite complète
(grande malade, grand âge) | 17,70% |
| 4. En milieu scolaire comme professeure, animatrice,
technicienne | 15,21% |
| 5. Au service d'une paroisse ou dans une fonction diocésaine | 8,31% |
| 6. En milieu hospitalier
(comme administratrice, préposée aux malades, etc.) | 6,62% |

7. Dans un travail social (animation, aide aux personnes, engagements divers)	3,67%
8. Autres occupations de caractère profane (fonctionnaires, etc.)	2,10%

Ce qui ressort sur la scène nationale reflète, à quelque exception près, ce qui se reproduit à plus petite échelle au niveau de chaque Congrégation particulière.

Ce tableau réaliste semble-t-il pessimiste? Oui, si nous nous agrippons aux vestiges du passé et voulons perpétuer celui-ci sans tenir compte des profondes mutations qui secouent le monde moderne et appellent à des défis nouveaux.

Non, si, misant sur la foi, nous croyons à l'action imprévisible de l'Esprit qui ne se laisse pas enfermer dans des structures, si excellentes soient-elles.

Il me revient, en terminant, cette réflexion qui me semble libératrice et source d'espérance: une jeune religieuse, regardant avec lucidité ce qu'est devenue sa communauté, traduisait ainsi son sentiment: "Notre arbre est vieillissant, c'est un fait. Peut-on sauver un arbre sur son déclin? Regardons la nature. Est-ce que les arbres se sauvent de la mort? Et pourtant, n'est-ce pas à travers ces signes de mort que la forêt prépare sa renaissance? Le vieux tronc ridé qui sent venir sa fin n'a-t-il pas raison de se réjouir en contemplant à ses pieds les jeunes pousses surgies de ses racines?"

À voir ces surgeons, qui feront la forêt de demain,
comment céder à la désespérance?

(De fil en aiguille...)

ne autorité divine; à cause des expériences de vie moins propices à la revendication;
à cause sans doute aussi de la peur...

**À toutes ces femmes des communautés religieuses
que l'institution ecclésiale considère encore trop souvent
comme des servantes du pouvoir et de ses privilèges
le Collectif L'autre Parole garde sa sororale et solidaire tendresse.**

LES SOEURS ET LA TRADITION ECCLÉSIALE

Louise Roy, s.s.a.- Vasthi

La vie religieuse est une institution de l'Église et, partant, est régie par cette dernière. Une congrégation ou même une maison religieuse locale ne peut s'établir ni fonctionner qu'en dépendance de l'autorité ecclésiastique. Les religieux, femmes ou hommes, ont des rapports avec l'Église-institution à trois niveaux: la Curie romaine, les évêques des diocèses, les aumôniers ou les curés des paroisses. Cependant les normes ne sont pas toujours identiques pour les religieux et les religieuses.

L'infériorité séculaire de la femme a marqué la législation canonique en vigueur jusqu'en 1983. Voici quelques exemples.

- Dans les congrégations de femmes, l'élection de la supérieure générale est présidée par l'évêque du lieu; s'il s'agit de congrégations de droit diocésain, l'évêque a tout pouvoir pour confirmer ou annuler l'élection. Dans les communautés d'hommes, l'élection se fait par les membres du Chapitre sans le contrôle de l'évêque (Canon 506).

- S'agit-il du renvoi d'une religieuse dans un institut de droit pontifical, la supérieure générale doit déférer l'affaire à la Sacrée Congrégation qui prend la décision; s'agit-il du renvoi d'un religieux qui est dans une situation analogue, le supérieur général émet lui-même le décret de renvoi (C. 650,652).

- Avant la profession, l'évêque doit rencontrer la novice pour "s'informer si elle a été contrainte ou séduite, si elle se rend compte de ce qu'elle va faire ...". Rien de tel pour un futur religieux. (C. 552).

- Pour les femmes, le rapport périodique envoyé à Rome doit porter la signature de l'évêque en plus de celles de la supérieure générale et de ses conseillères; pour les hommes, les signatures communautaires suffisent.

À Rome, il n'y a, certes pas, abus de confiance envers les soeurs! Elles sont vraiment considérées comme des mineures. Pour donner une idée de leur dépendance de l'évêque, je puiserai dans l'histoire de la Congrégation des Soeurs de Sainte-Anne, fondée à Vaudreuil en 1850.

Dans le mandement d'érection, Mgr Ignace Bourget établit clairement "pour le meilleur et pour le pire", la subordination des religieuses à l'autorité ecclésiastique: "Nous voulons que cette Communauté soit toujours sous notre entière juridiction et celle de Nos Successeurs, et sous la direction des Supérieurs (clercs) et Confesseurs que nous jugerons à propos de lui donner". La première formule de profession, préparée par Mgr Bourget, était synchronisée aux dispositions du mandement: Je, Soeur ..., voulant me consacrer à Dieu et instruire les enfants, fais ... les vœux de pauvreté, chasteté, obéissance ... sous le bon plaisir de Mgr l'évêque à

qui je m'en rapporte pour l'accomplissement comme pour la dispense des présents voeux".

Ces textes ouvrent la porte à toutes les ingérences et les légalisent. Il en est survenu dès les origines: quand la supérieure fondatrice voulut faire reconnaître les droits que lui donnaient les Constitutions, l'évêque Bourget régla le conflit en obligeant cette femme courageuse à démissionner de son poste.

Dans un institut religieux, le Chapitre est l'instance suprême du gouvernement interne; il peut établir de nouvelles politiques ou modifier des coutumes déjà établies. Tous les membres peuvent faire parvenir leurs desiderata soit directement, soit par l'intermédiaire des déléguées. Chez les Soeurs de Sainte-Anne, la présence de l'évêque a été déterminante dès les origines. C'est lui qui ouvre le Chapitre par ses recommandations, lit le rapport de la supérieure générale ainsi que les demandes adressées par les soeurs, donne son opinion sur les questions proposées.¹ Il se retire et laisse les soeurs discuter sous la présidence de la supérieure générale; à la fin, l'évêque revient dans la salle capitulaire pour sanctionner les résolutions adoptées et donner son avis sur les points litigieux. Après avoir signé les actes capitulaires, il retourne à son évêché avec la satisfaction du devoir accompli; les capitulantes ont l'assurance d'être en communion avec l'Église ...

L'évêque exerce son influence dans le gouvernement de la Congrégation de façons variées. Les soeurs sont-elles demandées pour la direction d'une école à Vancouver, il faut, en plus du vote favorable du conseil général, l'autorisation de l'évêque du lieu et celle de l'évêque de Montréal dont relève la maison-mère. Au début du siècle, la coutume voulait que la supérieure générale aille soumettre à l'évêque les obédiances des soeurs.

L'évêque intervient aussi pour des choses de moindre importance:

- En 1890, Mgr E. Fabre écrit à la supérieure générale: "J'ai vu avec déplaisir le récit d'une fête de 25 ans de profession. Les noces de 50 ans suffisent". (Il ne pouvait pas y avoir de noces d'or puisque la Congrégation ne comptait que 40 ans d'existence.)

- À Victoria en 1913, les deux premières soeurs qui ont suivi des cours d'été en dehors de la Communauté ont dû se prévaloir de la permission de leur provinciale et de leur évêque, puis de l'approbation de Mgr P. Bruchési à Montréal.

- Mgr Fabre a défendu les séances publiques dans les couvents pour sauvegarder "la modestie et la piété" des élèves. Son successeur, Mgr Bruchési reprend la même défense "d'abord parce que ces représentations faussent l'éducation des jeunes

¹ S.S.A. Décrets des Chapitres généraux de l'Institut, 1872 à 1925, p.74,110,126.
Depuis 1932, l'influence des évêques sur les Chapitres est plus discrète.

filles en leur donnant le goût du théâtre et de la vanité, et ensuite parce que leur préparation est une perte de temps pour les élèves, un surcroît de fatigue et de distractions pour les maîtresses".

- Il règle les dates de sortie pour les vacances de Noël et de Pâques, etc.

- Dans les années '50, le Cardinal Léger défendait aux soeurs de sortir le soir pour quelque raison que ce fût. Ainsi elles ne pouvaient pas s'inscrire à des cours du soir, quand les frères, évidemment, avaient la liberté de poursuivre leurs études à l'université.

La Congrégation doit beaucoup aux éminents pasteurs du diocèse mais elle ne leur doit guère l'initiation à une autonomie administrative dans la vie communautaire et apostolique!

Dans les hôpitaux, les soeurs ne pouvaient pas travailler dans certains départements. Le rapport à Rome d'une congrégation féminine devait répondre à cette question (la 98e): "Les soeurs exercent-elles de ces oeuvres de charité (par ex. envers les enfants, les femmes en couches, les personnes ayant subi une opération chirurgicale) qui semblent ne pas convenir à des vierges consacrées à Dieu et revêtues de l'habit religieux?" Alors quand, en 1896 à l'hôpital de Juneau (Alaska) dirigé par les Soeurs de Sainte-Anne, on a demandé de recevoir les femmes enceintes pour leur accouchement, les soeurs ont dû refuser, à la suite de l'intervention de Mgr Fabre: "Il répugne réellement à des religieuses de se trouver en contact avec ce genre de personnes ...". À cause des recommandations des supérieurs ecclésiastiques, les soeurs infirmières n'ont pas suivi le cours d'obstétrique lors de leurs études professionnelles. Mais en 1919 le conseil médical de l'Hôpital St-Joseph à Victoria (dirigé par les S.S.A.) en exige la pratique. Mgr Bruchési, docteur en théologie et en droit canon, trouve le sujet trop délicat pour trancher lui-même la question. Il croit prudent de consulter Rome.

Et les curés? Ordinairement président de la commission scolaire de la paroisse¹, c'est le curé qui fait pression pour avoir des religieuses dans son école ou son couvent. La formation des futures mères de famille conditionne la qualité de la vie chrétienne de sa paroisse. Il y a collaboration et échange de services dans l'esprit du temps entre lui et les soeurs (exemple: soin de la sacristie, entretien du linge d'autel et des habits sacerdotaux).

Et les aumôniers et prédicateurs de retraite? Ils insistent sur la vertu d'obéissance. Aux supérieures, ils disent: "Les directives romaines doivent être suivies à la lettre et - c'est le cas de le dire - aveuglément ... Les rapports avec les évêques

¹ La centralisation des commissions scolaires à Montréal a commencé en 1917 et, dans les villages, en 1964.

doivent être tout de respect et de soumission. Même si leurs exigences paraissent dépasser la mesure, il vaut mieux s'y soumettre de bonne grâce...¹ Aux enseignantes, relativement à l'éducation des filles: "Elles devront apprendre à pratiquer l'obéissance, vertu si nécessaire, car, comme le dit si bien saint Grégoire, "l'unique vertu est celle de l'obéissance, qui implante les autres vertus dans l'âme, et qui, après les avoir implantées, les y conserve".² Ils sont tout-à-fait fidèles à la doctrine officielle de l'Église rappelée au Premier Concile provincial de Montréal en 1902: "Il est manifeste qu'il y a dans l'Église deux ordres bien distincts par leur nature: les pasteurs et le troupeau, c'est-à-dire les chefs et le peuple. Le premier ordre a pour fonction d'enseigner, de gouverner, de diriger les hommes dans la vie, d'imposer des règles; l'autre a pour devoir d'être soumis au premier, de lui obéir, d'exécuter ses ordres et de lui rendre honneur".

Arrive Vatican II qui veut renouveler l'Église. Il incite les pasteurs à promouvoir la responsabilité des laïcs, et les instituts religieux, à s'adapter au monde de ce temps. Au congrès des religieuses tenu à Montréal en 1968, Mgr Paul Grégoire exprimait le besoin de leur participation dans le diocèse: "L'Église de Montréal aura besoin non seulement de vos talents, de vos compétences professionnelles, de votre charité héroïque, mais aussi de votre réflexion pastorale ... L'Église de Montréal aura besoin de l'audace apostolique dont vous avez hérité de vos saintes fondatrices, audace que vous possédez encore et que vous devrez mettre à l'oeuvre dans des créations et des inventions à la mesure des temps que nous vivons".³ De par la structure hiérarchique de l'Église, "ces créations et inventions" demeurent sous la responsabilité de l'évêque diocésain: "Chaque fois, rappelle le Concile, et Mgr Grégoire à sa suite, que les religieux sont légitimement appelés à des oeuvres d'apostolat, ils sont tenus d'exercer leurs fonctions comme des collaborateurs assidus et soumis des évêques. Bien plus, les religieux doivent se prêter promptement et fidèlement aux requêtes et aux désirs des évêques leur demandant de prendre une part plus large au ministère de salut des hommes".⁴

En 1983, une nouvelle législation canonique fait écho aux documents conciliaires. Elle reconnaît aux instituts religieux une plus grande autonomie et plus d'égalité entre femmes et hommes. "À chacun des instituts est reconnue une juste autonomie de vie, spécialement en matière de gouvernement ..." (Canon 586). "Ce qui est statué

(suite p. 38)

¹ Joseph Lalande, s.j., Lachine, 1935, in Lettres et Circulaires de Mère Marie Dorothée, supra gén. 1931-1937.

² Premier Concile provincial de Montréal, 1902.

³ Mgr Paul Grégoire, "Les Religieuses dans la Pastorale diocésaine", in La Religieuse dans la Cité, Fides, 1968, p.249

⁴ Vatican II, Décret sur la charge pastorale des évêques, no 35

LES SOEURS ONT-ELLES UN AVENIR?

Marie-Andrée Roy - Vasthi

Les communautés religieuses féminines, après avoir connu des années glorieuses, sont actuellement aux prises avec le vieillissement rapide de leurs membres. Les nouvelles entrées se font rares et la main d'oeuvre active diminue constamment. À compter des années 60, les religieuses ont dû affronter non seulement la perte de leurs grandes institutions mais aussi une dure dévalorisation sociale. Les bonnes soeurs devenaient porteuses de toutes les tares. Si la laïcisation de la société québécoise était nécessaire, il faut sans doute reconnaître que cette laïcisation s'est faite avec une certaine dose de sexisme, notamment sur le dos des soeurs. Étrangement, au soir de leur déclin, au moment où cette "race" est en voie de disparition, nous sommes en train de redécouvrir leur importance et la valeur inestimable de leur contribution à la société.

On ne sait pas précisément ce que nous réserve l'avenir mais, si la tendance se maintient, voici quelques scénarios possibles.

Hypothèse I:

Tarissement à peu près complet des entrées dans les communautés religieuses féminines traditionnelles. Disparition de la race des soeurs autour de l'an 2050.

- La très grande majorité des soeurs (90%) auront, d'ici une quinzaine d'années, plus de 65 ans. Elles seront à la retraite, en foyers ou malades.

- Les paroisses et les diocèses perdent progressivement leur main d'oeuvre féminine à bon marché, à la fois compétente, dévouée et pas trop contestataire.

- Les groupes populaires (maisons pour femmes battues, groupes d'assistés sociaux, etc.) perdent de nombreuses ressources humaines et une source importante de financement.

- Les maisons-mères servent de gigantesques nécropoles.

- Les communautés religieuses sont même obligées d'engager un important personnel laïque pour s'occuper des plus malades.

- Les maisons qui se vident doivent être vendues et les religieuses ont de plus en plus de difficultés à entretenir les bâtiments existants.

- On assiste au regroupement de certaines communautés afin de contrer les effets les plus désastreux de cette fin d'un monde.

Hypothèse II:

Très légère remontée des entrées dans les communautés religieuses au cours des prochaines années. La disparition du groupe des religieuses est simplement un peu décalée dans le temps.

- Un vaste bastion de soeurs âgées, malades, impatiente un petit bastion de femmes d'âge mûr qui ploie sous le poids des exigences internes de la communauté: gestion, fonctions de direction, économat, etc.

- Les plus jeunes sont mobilisées par l'entretien des soeurs plus âgées.

- Les soeurs fournissent encore quelques ressources à l'Église mais le personnel et l'argent s'amenuisent rapidement.

- Retrait progressif du financement des groupes populaires.

- Les religieuses doivent gérer avec de moins en moins de ressources leurs grandes maisons-mères devenues démesurément trop grandes. Difficultés financières à l'horizon pour plusieurs communautés. (Remarquez qu'à ce chapitre, les soeurs risquent de mieux s'en sortir que les frères et les pères parce qu'elles continuent de faire preuve d'un plus grand sens de l'économie!!)

Hypothèse III:

Les nouvelles Fondations connaissent un essor assez important, du moins suffisant pour permettre de croire que "la race" des soeurs n'est pas en voie d'extinction mais qu'elle se déploie plutôt dans de nouvelles communautés religieuses. Si ces nouvelles communautés continuent de recruter:

- retour à un mode plus traditionnel de vie religieuse: costume, directives plus strictes, implication plus ecclésiale que sociale.

- Vie séparée du monde

- l'Église est assurée d'un certain renouvellement du personnel féminin dans les paroisses et les diocèses. Même si ces nouvelles religieuses ne sont pas très nombreuses, elles peuvent servir de personnel cadre pour "orienter" l'action des laïcs.

Quelques observations:

- La relance des communautés religieuses féminines traditionnelles est pratiquement impossible parce que le trop fort contingent de religieuses âgées exerce une force d'inertie sur l'ensemble de la vie communautaire. (Je ne parle pas ici d'une volonté des religieuses âgées de bloquer les pratiques de renouveau mais plutôt de la loi du plus grand nombre qui pèse nécessairement sur l'ensemble).

- On entre certes en communauté suite à un appel du Seigneur mais le fait de pouvoir vivre et travailler auprès de personnes avec qui l'on partage de nombreuses affinités doit jouer également. Or cette possibilité est considérablement réduite quand il y a à peine une ou deux entrées par année dans une communauté.

- Les femmes qui entrent actuellement en communauté risquent de rester les "éternelles plus jeunes" avec ce que cela implique de difficultés d'accéder à la pleine maturité de sa vocation ainsi qu'à des postes de responsabilités.

- Suite à d'importantes modifications de la réalité sociale, économique, culturelle, il pourrait y avoir un renversement de la tendance actuelle. Mais, présentement, un tel changement n'est pas prévisible.

- Quand les religieuses ne formeront plus qu'un "petit reste" et si la conjoncture est alors favorable, des jeunes femmes pourront peut-être s'intéresser à nouveau à ces communautés religieuses. Celles-ci apparaîtront comme des lieux où tout est à bâtir, des espaces où on est appelé à relever plein de défis, où l'audace prophétique et la créativité de la jeunesse priment sur la sagesse et l'expérience. C'est la grâce de cette révolution que je souhaite aux communautés.

Souvenance

Des bonnes soeurs j'en ai connu plein. L'école de ma paroisse était tenue par les Soeurs du St-Rosaire. Dans ma prime enfance, une cornette moulait leur visage en forme de coeur. J'ai eu l'occasion de réaliser des activités pastorales, liturgiques, avec des femmes formidables, Jeannette, Mariette, etc. Je me souviens aussi de Thérèse Chamberland, la directrice de mon école. Une femme marquante dans mon itinéraire personnel et scolaire. Elle était de ce genre d'éducatrice qui savait initier au sens des responsabilités, favoriser l'implication personnelle, encourager les initiatives. Je me vois encore à 13 ou 14 ans, dans son bureau, discuter avec elle, en tant que "présidente" du conseil de classe, des aspects pédagogiques et disciplinaires de mon groupe! Ca se faisait très sérieusement! C'est ce type d'expérience qui forge une vision positive de soi et donne plus tard le goût de s'impliquer socialement. Elle savait faire preuve de souplesse, d'intelligence et d'attention aux personnes. Des femmes de ce calibre sont également importantes dans les milieux éducatifs pour fournir aux filles des modèles féminins novateurs qui détiennent des responsabilités. Il y a près de vingt ans que je n'ai pas revu Thérèse Chamberland. Il paraît maintenant qu'elle travaille en paroisse. Décidément, je connais une institution qui est bien chanceuse d'avoir les services de femmes de cette envergure... Et quand je pense qu'"ils" s'obstinent encore à interdire aux femmes l'accès aux ministères!!!



ENTRE LE FLEUVE ET L'INFINI

Andrée Pilon Quiviger, Ed. Bellarmin-Cerf, Montréal, 1988.

Un essai sur la vie monastique **féminine** écrit par une **femme**. Deux forces qui ont joué d'attraction en faveur d'une lecture méditée de ce volume. J'ai donc lu ce dernier avec ma paire de lunettes, bien sûr: femme et religieuse, de vie active cependant, habituée à côtoyer les incompréhensions et les préjugés des gens qui très souvent jaugent ce style de vie de l'extérieur.

Une compréhension très incarnée des éléments fondamentaux de la vie religieuse ont retenu davantage mon attention. C'est sur ces dimensions particulières que j'attire votre réflexion.

L'éclairage particulier qu'offre cette analyse lui vient de ses sources. Cette oeuvre a été écrite à partir de recherches, de contacts, mais surtout à partir d'expériences vécues à l'intérieur du monastère et des confidences faites à l'auteure par les moniales elles-mêmes. De description en description, de témoignage en témoignage, dans une écriture à la fois poétique, limpide, simple et concrète, l'auteure nous donne de comprendre que le choix de la vie religieuse, monastique en l'occurrence, ne peut constituer une fuite... La pratique quotidienne de la vie religieuse colle chacune à la claire conscience de sa condition humaine faite de limites et de croissance. Entrer dans la vie religieuse, c'est accueillir au jour le jour "la bonne nouvelle de l'impossible perfection" (p. 103).

A propos de l'**ascèse**, l'auteure réussit à débusquer les images anciennes (fouet, cilice, jeûne, privations, etc.) pour faire comprendre que l'ascèse fait partie de la vie ordinaire du monastère: elle taquine ou lancine, selon les jours, ou dans les stalles même du choeur durant le chant choral, ou le long des couloirs, ou dans les divers ateliers de travail, ou à l'heure des repas, toujours et chaque jour dans le côtoiement continu des mêmes quarante personnes.

Sans ennuyer d'aucune façon, le récit fait bien voir les fonctions différentes de la **prière**, selon qu'il s'agit du chant des Heures, de l'Eucharistie ou de l'oraison personnelle. Rythmes qui ponctuent le travail et qui prennent la couleur de chaque personne, de ses besoins, de son cheminement spirituel, et qui, de façon différente et mystérieusement réelle, permettent à ces femmes en amour de se mettre au guêt et à l'écoute des rumeurs de la Présence amoureuse.

Dans le contexte du renouveau, la **pauvreté** monastique convoque, non pas à la mendicité, mais à la nécessité de gagner sa vie et de partager ses surplus, si minces soient-ils, dans le sens de la justice sociale. Loin d'être vécue de façon uniforme,

elle admet, même au monastère, la diversité des positions et s'y maintenir est rendu possible par le questionnement continu (p.73).

L'**obéissance** telle que vécue par les moniales évacue le spectre de l'alléation. Elle cherche plutôt à garantir la conscience, l'initiative et l'autonomie qui, balisées par la Règle, permettent de mieux se consacrer à la recherche absolue de Dieu (p.75)

Quant à la **chasteté**, l'auteure, dans une écriture pleine de tendresse, rapproche l'expérience des moniales de l'expérience affective indispensable à toute personne et elle loge "dans la même déchirure l'amante, la mère et la moniale: aux confins de la lumière et de la ténèbre" (p. 150). En même temps, elle n'évite point de souligner les pièges de l'affectivité, qui, eux non plus, ne sont pas si étrangers aux limites et aux ambiguïtés des humaines amours. Les risques de la possessivité, de la régression, de la dépendance, de la maternité sont traversés par la recherche d'équilibre, les exigences de la clarification, l'habitude de la vigilance pratiquées dans un rapport communautaire chaleureux et transparent (p. 139 et ss). Comme dans la vie de couple et de famille, la vie affective des moniales est soumise à l'apprentissage de la mutualité. L'harmonie de la vie communautaire n'est pas plus donnée avec le voile qu'elle n'est assurée dans un couple avec les promesses de l'engagement ou la naissance d'un enfant: elle est le fruit de l'amour qui mûrit aux saisons des écarts, des pardons et des recommencements (p. 95 et ss).

Ce livre nous parle donc de tout autre chose que du "dogmatisme (qui) rassure la pharisaïque bonne conscience" (p. 155). Ce livre nous parle, au contraire, de "la foi (qui, vécue) à la manière du Fils de l'Homme, expose au risque de la liberté" (p. 156). A travers les expériences de vie monastique partagées par ces moniales de Berthierville, nous finissons par apprendre que, pour elles aussi, "c'est la limite qui fonde l'humanité" (p. 146).

J'ai conscience, en terminant, d'avoir seulement soulevé le voile sur des pages d'une richesse à la fois littéraire et spirituelle exceptionnelle.

Régalez-vous donc d'une vraie lecture spirituelle pleine de poésie...
Laissez-vous gagner par la curiosité d'en savoir plus...
Chacune sera étonnée de découvrir,
à travers ces femmes et leur vie au monastère,
jusqu'à quel point et combien sérieusement
NOUS SOMMES SOEURS PAR LE FOND.

Réjeanne Martin - Vasthi

.....

ÉMILIE TAVERNIER-GAMELIN

Denise Robillard, Editions du Méridien, Montréal, 1988

Voilà un livre d'histoire très bien documenté qui nous apprend à connaître une forte personnalité. Émilie Tavernier-Gamelin avait toutes les qualités nécessaires pour exercer le pouvoir mais, née femme, elle a canalisé toutes ses énergies dans le dévouement.

Nous sommes au XIXe siècle, dans une société tout imprégnée par la religion et où la bourgeoisie capitaliste britannique domine la politique. L'espérance de vie était courte à cette période: Émilie Tavernier-Gamelin perdra plusieurs de ses proches. Orpheline, elle dépendra de la charité familiale: un début de vie difficile mais qui forgera son caractère entreprenant, courageux, jovial.

Tout ce contexte va susciter chez elle beaucoup de générosité et d'ingéniosité car que n'a-t-elle inventé pour aider les vieilles femmes pauvres dont elle s'était chargée! Elle a vécu aussi la période agitée de 1837: elle n'a pas hésité alors à aller visiter chaque jour les prisonniers politiques. Denise Robillard fait remarquer que, quel que fût leur camp politique, les femmes ont oeuvré pour venir en aide aux victimes de la situation économique. La solidarité des femmes est au-dessus de la politique, pour le bien de la société.

Un ami de la fondatrice des Soeurs de la Providence, le notaire Jean-Joseph Girouard disait des femmes "qu'elles étaient la meilleure partie des êtres de la création" et encore "qu'elles sont on ne peut plus ingénieuses et admirables, quand il s'agit de venir au secours de toutes les espèces d'infortunes" (p.145). Il résume très bien la vie d'Émilie Tavernier-Gamelin qui, en plus de recevoir les femmes pauvres, accueillera des dames pensionnaires, des orphelines, des sourdes-muettes, organisera des retraites pour les dames et les demoiselles et dirigera une nouvelle fondation.

Mgr Bourget désirait beaucoup que l'oeuvre commencée devienne un ordre religieux. Denise Robillard raconte les différentes démarches de l'évêque qui put alors mieux contrôler et exercer son autorité. Il donna aux religieuses un coutumier qui n'était qu'une transposition d'un document du XVIIe siècle mal adapté aux besoins des recrues des Soeurs de la Providence. Ensuite, il put devenir très sévère sur les manquements à l'observance de la règle et même susciter des délations parmi les religieuses. Émilie Tavernier-Gamelin, sera humiliée mais réagira admirablement: un autre épisode pathétique de ce livre (p.247 et sq).

Nous sentons très bien le poids de la hiérarchie sacerdotale qui intervient dans tous les domaines, puisque Mgr Bourget reprochera même à la mère fondatrice d'u-

tiliser un mouchoir de soie plutôt que de coton! Mais ce qui semble plus grave, c'est la conception que ce prélat avait de l'organisation de la charité qui est pensée par l'évêque, dirigée par les prêtres, administrée et réalisée par les religieuses et religieux, financée par les laïcs.

Quand Émilie Tavernier-Gamelin mourut, en 1851, du choléra, Mgr Bourget fit l'éloge de sa générosité, mais il parla aussi des épreuves qu'elle avait rencontrées dans sa vie de supérieure, de la sévérité des autorités ecclésiastiques à son égard mais tout cela, il l'attribuait à son caractère et à ses habitudes: comprenons que cette femme "de caractère" avait su se tenir debout.

Flore Dupriez - Vasthi

MÈRES CÉLIBATAIRES.

Au contact des Soeurs de Miséricorde

André Beauchamp, Éditions Bellarmin, Montréal, 1988

"Il était une fois...", nous racontent des Soeurs de Miséricorde dans les trois premières pages de ce volume: trop bref historique, bien sûr.

Puis le récit se continue sous l'agréable plume de l'auteur André Beauchamp. Ce dernier laisse beaucoup parler de leur vécu des mères célibataires qui ont été accompagnées dans leur aventure par la tendresse des Soeurs de Miséricorde.

À travers les témoignages de ces mères, nous devinons les diverses modalités d'intervention et la qualité de la présence des Soeurs de Miséricorde. Cependant nous restons sur notre appétit: nous fermons le livre sur des images très belles de mères célibataires, mais nous cherchons le visage plus réel des Soeurs de Miséricorde. C'est à venir, nous le souhaitons.

Réjeanne Martin, s.s.a. - Vasthi



UNE FEMME MARQUÉE PAR LA TRAGÉDIE: MARTA DANYLEWYCZ

Marta Danylewycz est un personnage presque mythique. Elle voit le jour dans un camp de réfugiés en Allemagne, en 1947. Sa jeunesse, elle la passa aux États-Unis. Elle vécut dans une société ukrainienne qu'elle décrivit comme "très fermée". En 1973, elle débarque au Québec pour y faire sa thèse de maîtrise à l'Université McGill. Elle enseigne l'anglais dans une polyvalente francophone. Linteau, Prentice et Westfall ¹ nous disent qu'"elle conquiert le cœur de tous". Cette historienne, cette féministe connut une fin tragique en 1985: son frère enleva la vie à Marta, à leur oncle, et à leurs parents avant de se suicider.

Dans un numéro consacré à "L'histoire des femmes canadiennes (vol. 7, no 3, automne 1986), **Les Cahiers de la femme** livrent un vibrant hommage à cette jeune femme. Des étudiantes y témoignent de la joie de vivre qui l'animait, de son amour de l'histoire et des études de la femme. Cet amour, elle savait le transmettre à celles et ceux qui l'approchaient. Quelques photos nous font voir une jeune femme active, à l'allure décidée et, dans ses yeux et son sourire, il y a la sérénité, la volonté et la joie de vivre.

Maintenant, qu'en est-il de **Profession: religieuse. Un choix pour les Québécoises (1840-1920)?** En fait, c'est le résultat de sa thèse de doctorat dont elle avait presque terminé la révision pour fins de publication au moment de son décès. Marta Danylewycz y trace le portrait du Québec d'après les événements de 1837-1838. Il sera question "de l'expérience vécue par les religieuses, individuellement et collectivement" (p. 16). Ce sont les années de l'essor des communautés religieuses féminines au Québec.

Prenant comme point d'appui deux communautés montréalaises fort différentes - les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui se consacrent à l'enseignement, et les Soeurs de la Miséricorde, dont la mission était de "donner asile à des mères célibataires", (p. 19) - l'auteure nous fait découvrir une autre facette de notre histoire, de l'histoire des femmes.

Il est dit que prendre le voile, "c'est un choix moins risqué que celui du mariage, car il offre une porte de sortie en cas d'erreur ou de mécompte" (p. 55). Une novice insatisfaite de la vie religieuse peut quitter le couvent soit en abandonnant la profession, soit en adoptant la règle d'une autre communauté. Le mariage, c'est pour la

(suite p. 36)

¹ **Profession: religieuse. Un choix pour les québécoises (1840-1920)** par Marta Danylewycz. Texte mis au point et présenté par Paul-André Linteau, Alison Prentice et William Westfall. Traduction de Gérard Boulad. Boréal: 1988.

LES SOUTANES ROSES

Sarah Bélanger, Ed. Bellarmin, Montréal, 1988

L'étude réalisée pour le groupe "Femmes et ministères", qui trace le portrait du personnel pastoral féminin au Québec, porte un titre accrocheur: **Les Soutanes roses**. Si vous me permettez de parodier le titre racoleur d'un film de Woody Allen, je vous dirai que l'auteure, la sociologue Sarah Bélanger, vous y révèle tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les "personnes du sexe"¹ travaillant comme agentes pastorales rémunérées ... et que vous n'osiez pas demander.

Qui sont-elles?
 Quel âge ont-elles?
 Combien sont-elles, religieuses, dames, demoiselles?
 Quels postes occupent-elles? A temps plein, à temps partiel?
 Quelle est leur formation intellectuelle?
 Pour quels motifs travaillent-elles?
 S'activent-elles à des tâches traditionnelles?
 Ouvrent-elles des avenues nouvelles?
 Satisfont-elles la clientèle?
 Leurs patrons sont-ils contents d'elles, selon elles?
 Souhaiteraient-ils se passer d'elles, d'après elles?
 Leurs salaires, leurs conditions de travail, qu'en pensent-elles?
 A des promotions, aspirent-elles?
 Sont-elles tenues en tutelle?
 Sont-elles des inconditionnelles des structures ecclésiales actuelles?
 Sur quelles solidarités s'appuient-elles?
 A quels murs se heurtent-elles?
 De quelle espérance vivent-elles?
 Dans un an, dans un siècle, monteront-elles à l'autel?
 Que ferait l'Église sans elles?

Pour trouver des réponses claires, précises et méthodiques à toutes ces questions, mettez vite la main sur **Les Soutanes roses**. Le but avoué de l'auteure est de rendre visibles ces femmes qu'on trouve partout - la liste de leurs activités couvre plus de dix pages! - mais qui sont néanmoins maintenues en marge et gardées à l'écart de la plupart des grandes orientations et décisions ecclésiales. Peut-être certaines de ces "soutanes roses" sont-elles des "éminences grises"? Seul leur évêque le sait. Et la Mère éternelle aussi, j'imagine.

¹ C'est ainsi qu'on nommait les femmes dans les milieux ecclésiastiques à une époque qui n'est pas si lointaine.

A travers l'enquête de Sarah Bélanger, nous entendons des femmes parler de leur foi, de leur engagement, de leur espérance au service de l'Eglise québécoise. Puisse l'écho de leur voix se répercuter encore plus haut, encore plus loin.

Marie Gratton-Boucher - Myriam

(Une femme marquée...)

vie. En cas d'erreur, impossible de revenir en arrière. Pour l'époque, l'analyse tient.

Pour cette historienne, le phénomène de l'entrée massive des Québécoises au couvent s'explique aussi par les conditions matérielles qui sont offertes aux femmes de l'époque. De plus, pour plusieurs, la seule voie d'accès à de véritables carrières professionnelles dans le domaine social et éducatif passe par l'entrée au couvent. Dans les milieux protestants, la voie d'accès à la vie active se fit par le mouvement féministe. Ainsi, nous dit-elle, il ne faut pas se surprendre si, au Québec, la montée du féminisme a dû attendre le démantèlement de l'héritage de Monseigneur Bourget.

A la veille de fêter le 50^e anniversaire de l'accession des femmes du Québec au droit de vote, il est intéressant de se faire rappeler comment les féministes de l'époque ont utilisé le mode de fonctionnement des religieuses pour ridiculiser nos élites politiques et religieuses qui s'opposaient au droit de vote des femmes. Un des motifs allégués pour refuser le suffrage universel était que l'exercice du droit de vote allait corrompre les femmes. Nos ardentes féministes prenaient un malin plaisir à rappeler à ces messieurs que les religieuses élisent couramment leurs supérieures!

Si l'auteure colle bien à son projet de partir de l'expérience vécue par les religieuses pour expliciter sa thèse, i.e. que la vie religieuse est une solution de rechange au mariage, à la maternité ou au célibat, il nous semble que toute la question de l'engagement spirituel est escamotée. La question est vaste et difficile à traiter et peut faire l'objet d'une autre thèse de doctorat.

Monique Hamelin - Vasthi

DIGNITÉ ET VOCATION DE L'HOMME Hominis dignitatem

Flore Dupriez - Vasthi

En ces temps de la Nativité, nous voudrions rappeler aux hommes la grandeur de leur vocation. En effet, leur contribution au maintien de la vie dispensée par les femmes nous apparaît comme une mission très importante pour l'humanité toute entière et pour l'avenir de notre ecclésià.

À l'heure où l'humanité connaît de profondes mutations, il nous semble opportun de rappeler aux hommes le message chrétien. Depuis sa fondation, l'Ecclésià a toujours veillé à la promotion de l'homme. Elle est bien consciente, pourtant, que le grand principe de l'égalité de la femme et de l'homme n'a pas toujours été mis en application. L'Ecclésià s'excuse auprès des hommes et elle veillera à ce que désormais ils ne subissent plus de brimades. Elle tient à faire remarquer que ce grand principe d'égalité si cher aux hommes offre des difficultés d'application.

En effet, le mode d'être des hommes est différent de celui des femmes et, de là, découle qu'ils ont des aptitudes et des rôles autres que ceux des femmes. Les femmes ont le pouvoir de donner la vie et sont donc à ce titre responsables de la vie humaine et de la création des âmes immortelles. Si leur rôle est égal à celui des hommes, il n'en reste pas moins que leurs responsabilités sont d'une telle importance qu'elles ont besoin de l'aide des hommes.

C'est pour cette raison que l'Ecclésià, très consciente de la valeur et de la dignité du rôle masculin, veut rappeler aux hommes leurs devoirs d'assistance envers les femmes. Leur tâche, pleine de grandeur d'ailleurs, est d'aider les femmes à réaliser les pouvoirs de leur nature qui les porte à décider de la continuation de la vie sur la terre comme au ciel. Il est donc juste que les hommes collaborent avec toutes leurs qualités à cette oeuvre créatrice. Ils continueront l'oeuvre féminine si magistralement commencée en élevant leurs enfants, en soignant leurs vieux parents malades, en étant conscients des problèmes des plus démunis de ce monde. Leur tempérament généreux les pousse d'ailleurs à oeuvrer en ce sens même si certains de leurs instincts plus vindicatifs les conduisent parfois à plus de violence ou à des prises de position de type autoritaire. La Divinité a mis en eux une certaine agressivité qu'ils doivent utiliser pour protéger l'oeuvre des femmes. Telle est la volonté divine et c'est dans cette voie qu'ils trouveront le véritable bonheur réservé à ceux qui consacrent leur vie à la générosité et à la paix.

Nous sommes bien conscientes, par ailleurs, que certains mouvements actuels pourraient aller dans le sens d'un refus des devoirs inhérents au mode d'être masculin. Ce serait une erreur de croire que les hommes pourraient trouver leur épa-

nouissement dans le refus d'une collaboration si nécessaire pour que le couple humain puisse réaliser toutes ses potentialités.

Il y a une dignité incomparable à être un mari fidèle, un soutien dans les adversités de la vie, un collaborateur discret et toujours disponible. C'est en réalisant un tel modèle que les hommes pourront vraiment aider les femmes dans les tâches immenses qui sont les leurs et soutenir leur parole.

Le paradigme de la mission des femmes ne se trouve-t-il pas dans l'annonce de la résurrection? À cause de leur nature, les femmes pouvaient seules comprendre que la vie peut être plus forte que la mort. C'est à ce moment qu'elles ont reçu le pouvoir et le devoir d'annoncer à l'humanité toute entière la nouvelle extraordinaire. Les hommes, qui n'étaient pas là, n'ont donc pas reçu la véritable responsabilité de gérer ce kérygme. C'est aux femmes qu'il revient d'annoncer la victoire de la vie sur la mort avec tout ce que comporte cette mission unique. Le vrai sacerdoce est là et nul ne pourra le leur enlever car de ce moment découle pour les femmes la connaissance d'une science unique.

L'Éclésià s'engage à promouvoir le rôle des hommes au sein de son assemblée car elle est bien consciente de ses besoins. Elle sait, par contre, que le bonheur de l'homme sur cette terre comme dans l'au-delà réside dans la réalisation de son rôle éminent de compréhension, de soutien, de service et d'amour dans lequel il trouvera une dignité qu'il n'a pas encore atteinte. C'est aussi là que réside le véritable mystère de l'homme.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter en cette fête de la Nativité que les hommes, à l'instar de saint Joseph, mettent toutes leurs forces au service de la vie. Puisse saint Joseph qui incarne l'image même du rôle de compréhension et de collaboration qui appartient aux hommes, guider ceux-ci dans la réalisation de leur vocation suprême.

La papesse
(décembre 1988)

(Les soeurs et la tradition...)

au sujet des instituts de vie consacrée et de leurs membres vaut d'une égale façon pour les deux sexes ..." (C. 606). Il reste aux soeurs et à l'Église-institution de hâter le changement des mentalités pour qu'advienne davantage dans le concret de la vie cette autonomie et cette égalité reconnues officiellement dans les textes juridiques.

BIBLIOGRAPHIE et FILMOGRAPHIE

ALEXANDRE, Marie-Jeanne, c.n.d., **Les religieuses enseignantes dans le système d'éducation du Québec**. Cahiers de l'ISSH, no 9, Québec, Institut Supérieur des Sciences Humaines, Université Laval, décembre 1977.

ARNOLD, Odile, **Le corps et l'âme**. La vie des religieuses au XIXe siècle. Paris, Seuil, 1984.

AUBERT, Marie-Josèphe, **Les religieuses sont-elles des femmes?** Paris, Centurion, 1976.

BÉLANGER, Diane, ROZON, Lucie, **Les religieuses au Québec**. Montréal, Libre Expression, 1982.

BRENNAN, Margaret, "La clôture. Institutionnalisation de l'invisibilité des femmes dans les communautés ecclésiastiques", **Concilium** 202 (1985), pp.57-68.

CAMPBELL-JONES, Suzanne, **In Habit An Anthropological Study of Working Nuns**. London + Boston, Faber + Faber. 1979.

CARROLL, Elizabeth, "Les femmes dans la vie religieuse en Amérique du Nord", **Concilium** 111 (1976) pp.105-117.

Communauté chrétienne. Les religieuses dans la vie de l'Église, vol. 4, no 22 (juillet-août 1965).

D'ALLAIRE, Micheline, **Vingt ans de crise chez les religieuses au Québec, 1969-1980**. Montréal, Éd. Bergeron, 1983.

DANYLEWYCZ, Marta, **Profession: religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920**. Montréal, Éditions Boréal, 1988.

DUMAIS, Monique, "Génération de femmes religieuses" **Les cahiers de la femme/ Canadian Woman Studies**, vol. 7, no 4 (Winter 1988) pp.29-30.

DUMAIS, Monique, "Les religieuses, des femmes spéciales!" **Communauté chrétienne**, no 95 (sept.-oct. 1977), pp. 385-390.

DUMAIS, Monique, "La vie religieuse comme respiration", **La vie des communautés religieuses**, vol. 46, no 4 (septembre-octobre 1988), pp.240-245.

DUMAIS, Monique, "Les défis d'être une femme religieuse". **Possibles**, vol. 4, no 1 (automne 1979), pp.147-154.

DUMONT, Micheline, "Vocation religieuse et condition féminine" in Marie Lavigne et Yolande Pinard, **Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise**. Montréal, Boréal Express, 1983, pp.271-292.

DUMONT-JOHNSON, Micheline, "Les communautés religieuses et la condition féminine", **Recherches sociographiques**, XIX, 1 (janvier-avril 1978), pp.79-102.

GERMAIN, Élisabeth, **Les ordres religieux au Québec. Bilan de la recherche**. Études et documents en sc. de la religion, dossier documentaire I, G.R.S.R. Québec, Université Laval, 1983.

JEAN, Marguerite, s.c.i.m., **Évolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours**. Montréal, Fides, 1977.

MITCHELL, Estelle, **Les Soeurs grises de Montréal à la Rivière Rouge; 1844-1984**, Montréal, Éd. du Méridien, 1987.

NEAL, Marie Augusta Sr, **Catholic Sisters in Transition from The Sixties To The Eighties**. Wilmington, Delaware: Michael Glazier, Inc., 1984

TILLIETTE, Xavier, s.j., "Edith Stein", **Études**, octobre 1988, pp.347-358.

BEHIND THE VEIL: NUNS

130 min. 4 sec.

106C 0184 118

Directrice: Margaret Wescott

Prod.: Signe Johansson, Kathleen Shannon

ONF - 1984 - uniquement en version anglaise

L'histoire des religieuses reflète l'histoire de toutes les femmes - leur invisibilité, du moins dans le passé. Bien que les religieuses soient aujourd'hui deux fois plus nombreuses que les prêtres, elles doivent lutter pour être entendues par une hiérarchie catholique uniquement mâle. Ce film est le premier à faire connaître à partir d'une perspective globale l'histoire turbulente et les réalisations remarquables des femmes dans le domaine religieux: des communautés celtiques pré-chrétiennes aux soeurs radicales des années 80. Les soeurs aujourd'hui parlent de leur vie et de celles qui les ont précédées, elles expriment leur force, leur dignité et leur engagement.

(Traduction à partir de Film and Video Catalogue, O.N.F. 1986-87.)

Marie Guyard veuve Martin

ou la Double Vie de
Marie de l'Incarnation

106C 0278 922

couleurs, 54 min.

Prod. Chudec Ltée, 1978

Dist.: ONF

Au fil des événements de sa vie - son veuvage en Touraine, son arrivée à Québec en 1639 en compagnie de Madame de La Peltrie, la construction du couvent des Ursulines qui fut son oeuvre - et à travers la correspondance qu'elle échangea avec son fils, Bénédictin, resté en France, se dégage la figure émouvante de Marie de l'Incarnation, femme de prière et d'action, dont le nom est lié à l'origine mystique et physique de la Nouvelle-France.

(Images de Femmes, O.N.F., 1984)

Les Petites Soeurs - Vidéo

30 min. B 0259 156

Partie de: Nostalgie - Volume 3

Vie monastique des années 1960

Réal.: Pierre Patry

Prod.: Léonard Forest, Victor Jobin

Chez les Servantes de Jésus-Marie, à Hull, mademoiselle Micheline Robert, novice, découvre les règles et coutumes du monastère. Devenue Sr Marie-de-la-Passion en recevant l'habit religieux, elle vivra désormais pour Dieu après avoir prononcé voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. (Tiré de la collection Nostalgie.)

(O.N.F., Répertoire Vidéo, 1989)

Les Servantes du Bon Dieu

couleurs, 90 min.

Prod.: Les Productions Prisma Inc., 1978

R.: Diane Létourneau

P.: Claude Godbout, Marcia Couëlle

Dist.: Cinéma Libre Inc.

Document-témoin sur la vie quotidienne d'une communauté de religieuses formées pour servir les prêtres. Ces femmes oubliées s'acquittent de leurs devoirs avec humilité et résignation, comme si les bouleversements socio-politico-culturels de ces dernières années ne les avaient pas rejointes. Ces "servantes du Bon Dieu",

qu'on appelait irrévérencieusement les "soeurs torchons", illustrent petit à petit le rôle de la mère au foyer, occupée de ménage, de lavage, et de cuisine. Malheureusement, ce film ne conteste pas l'aliénation religieuse des femmes, leur dépendance psychologique, leur exclusion sociale ni même le sexisme dont les entourent les hommes-prêtres qu'elles servent.

(Images de Femmes, O.N.F., 1984)

Thérèse

Film d'Alain Cavalier, France 1986

Sur la vie de Thérèse de l'Enfant-Jésus,
carmélite française

"Ce film mûri en dix ans et tourné en six semaines est un film décapant. L'auteur ne cherche pas à cacher sa tendresse et son respect pour son héroïne totalement donnée à un choix radical. Ni sa distance et sa critique pour une règle au-delà des normes humaines dont la dureté est directement liée à la mort de Thérèse. Sa force tient justement à ce que le propos a su rester, juste, sans tomber dans l'irrespect."

(Aujourd'hui des chrétiens, no 67 (octobre 1986)

Monique Dumais, o.s.u. - Rimouski

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes

- à Montréal: L'Essentielle
La Librairie des Éditions Paulines
- à Ottawa: La Librairie ecclésiastique (Univ. St-Paul)
- à Rimouski: La Librairie du Centre de Pastorale
Le Salon Vénus Inc.
- à Sherbrooke: La Librairie G.G.C., Inc.
La Librairie des Éditions Paulines

SAVIEZ-VOUS QUE...

Jean-Paul II a procédé, en juin dernier, à la consécration de 25 nouveaux cardinaux parmi lesquels se trouvait l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Grégoire. Par ces nominations, le pape s'est efforcé de refléter l'aspect géopolitique de l'Église et, en ce sens, a choisi ses candidats dans les diverses régions du monde. Il a toutefois été moins soucieux de représenter, au sein des cardinaux, la diversité des idées existant dans l'Église. Ainsi, on peut noter la nomination d'Edmund Szoka, de Détroit, qui a déjà fait sortir de communauté une religieuse qui s'occupait de l'administration des frais d'avortement versés par l'État. Le pape a cependant laissé de côté la candidature de John May, de St-Louis, qui avait insisté lors du dernier synode sur le fait que la cause des femmes n'était pas seulement une "aberration américaine".

Source: *Time*, 13 juin 1988

Mlle Thérèse Tremblay s'est vu attribuer, le 15 août dernier, le "mérite diocésain Monseigneur-Ignace-Bourget" pour son travail de 51 années au presbytère St-Viateur d'Outremont. Un métier héroïque s'il en est un: "servante" de curé! Elle a reçu cet honneur au cours de la célébration de clôture de l'année mariale, à la basilique Notre-Dame de Montréal, des mains de nul autre que le cardinal Paul Grégoire. On y a souligné les qualités de Mlle Tremblay. Une voix proclamait alors devant les quelque 3500 personnes présentes: "... Avec une discrétion exemplaire, une soumission religieuse et un sourire per-

pétuel, elle a été et demeure une *col-laboratrice exceptionnelle*... Mlle Tremblay définit vraiment la personne humble et fidèle, qui sert dans l'Église en aidant ses pasteurs."

Source: *La Presse*, 6 sept.1988.

Les Ursulines et les Augustines fêtent en 1989 le 350e anniversaire de leur arrivée "en Canada". Trois Ursulines et trois Augustines, ainsi que madame de la Peltrie qui accompagnait les Ursulines, voyagèrent pendant quatre-vingt-quatre jours sur "L'Amiral Saint-Joseph". Quel pied marin, mesdames!

Des fêtes marqueront cet important événement, du 30 juillet au 1er août, à Québec, pour le grand public et les religieuses de ces deux communautés.

Un agenda-souvenir a été préparé avec la participation des deux communautés.

Bonne fête, les soeurs!

Louise Roy, membre du groupe Vasthi, célèbre son cinquantième anniversaire de vie religieuse. Elle prononçait les voeux de pauvreté, chasteté et obéissance le 10 février 1939. Pour mieux connaître le contexte historico-religieux dans lequel elle a évolué, relisez l'article qu'elle signe dans le présent numéro.

Nos souhaits les plus sincères,
chère Louise!

Et merci pour ta collaboration
et ta solidarité au Collectif!

*Christine Lemaire -
Bonnes Nouv'Ailes*



Le bulletin **L'autre Parole** est la publication du Collectif du même nom.

Coordination: Rita Hazel et Réjeanne Martin.

Illustration de la page couverture: Jacqueline Roy.

Impression: Agence Daniel Racine Enr. *Abonnement:* régulier: 1 an (4 nos).....= 8,00\$
 2 ans (8 nos).....= 15,00\$
 de soutien.....= illimité!
 outre-mer (1 an).....= 10,00\$
 (2 ans).....= 18,00\$
 à l'unité.....= 2,50\$

Courrier de deuxième classe - Enregistrement no 7153

Port de retour garanti.
